

répondait avec intrépidité à cet appel de l'autre monde.

Les deux voix alternèrent longtemps.

— *Dominus vobiscum !* disait le prêtre en tournant vers la nef sa bouche sans lèvres et ses orbites sans yeux.

— *Et cum spiritu tuo !* répondait l'autre voix toute tremblante d'émotion et de terreur.

Et la messe continua ainsi jusqu'au bout.

Au moment de la bénédiction, le fantôme se retourna une dernière fois ; la tête de mort hagarde et grimaçante avait disparu pour faire place à une figure vaguement lumineuse et empreinte d'une ineffable expression de sérénité.

Et le cocher, agenouillé sur le seuil de la petite chapelle des bois, entendit une voix aux intonations célestes, qui disait :

— J'étais condamné à venir ici tous les ans dans la nuit de la Toussaint, jusqu'à ce qu'il se trouvât une âme charitable pour m'aider à dire une messe négligée par moi lorsque j'étais sur la terre. Il y a six cents ans cette nuit que mon châtement dure. Qui que vous soyez, je vous dois mon salut ; soyez bénis, vous et les vôtres, jusqu'à la septième génération !

Et faisant de la main une grande croix dans le vide, le prêtre ajouta :

— *Benedicite vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus !*

Et, le dernier Evangile récité, la vision disparut.

Or, depuis cette époque, dit en concluant la personne qui me faisait ce récit, suivant la promesse du revenant, la bénédiction du ciel a paru s'attacher tout spécialement à cette famille, que tout le monde connaît au Pellerin. Tous ses membres ont prospéré d'une façon remarquable.

Maintenant croira qui voudra à cette légende.

En la racontant dans ses détails, j'ai voulu seulement signaler la curieuse ressemblance qui existe entre le récit breton et celui de M. Chauveau, ressemblance qui démontre que les deux récits, malgré leur localisation si différente, ont évidemment la même origine.

Louis Frichette

FUGUE DANS LE PAYS BLEU

A. M. Firmin Picard.

La soirée était fort belle. Les rossignols chantaient et les rayons de la lune perçant çà et là le feuillage éclairaient la nature. C'était une de ces heures où "l'âme reprend vie, se relève, se dégage, et étend, comme pour prendre son vol, les grandes ailes de la pensée et du rêve."

Du haut de mon nid, blotti dans un bel orme, au feuillage touffu, à la tête arrondie, dominant des jardins ombrés, je contemplais la reine des nuits tout en me demandant comment je pourrais bien m'élancer à tire d'aile dans ses vastes domaines ?... J'admirais le ciel bleu. Ce ciel qu'on ne peut se lasser de regarder, surtout quand on en a gardé la vision dans le bleu d'une nuit d'été ; ce bleu pailleté d'argent par l'éclat des astres, ce bleu subtil et translucide, ce bleu enivrant qui par les yeux entre, et peu à peu à la tête monte, monte, entourer d'azur toutes les pensées, et dérouler devant nous ce vif désir d'entrer Là-Haut pour y remercier "Notre Père"... Les heures s'envolaient inaperçues et délicieuses, parce que je rêvais et qu'autour de moi toute la nature chantait un délicieux concerto du Paradis terrestre.

Soudain, une petite lumière qui brillait entre les feuilles et tout près de terre, dans une clairière où fleurissaient des roses, attira mon attention. Je l'examinai attentivement et bientôt je vis s'avancer vers le rosier une petite sylphide glissant si légèrement qu'elle semblait voler. Elle était haute d'un pied, tout au plus, jolie à peindre, vêtue d'une robe à queue, en

gaze d'argent, coiffée d'une fleur de jasmin, et portait à deux mains une corbeille de filigrane pleine de fleurs variées. Elle venait, regardant sa corbeille, lorsque, levant les yeux, elle m'aperçut, et, s'écria d'une voix flûtée : "Déploie tes ailes, Fauvette, vite ! viens ici ! Ne sais-tu pas que notre Reine fête ce soir son quinzième printemps ? Voici des fleurs, fais un rosaire avec cette gerbe ; hâte-toi ! il faut que tout soit prêt à mon retour. Je vais chercher ma harpe, et je me rends près du bassin de marbre blanc..." et, sans me laisser le temps de répondre, elle s'éclipsa, me laissant la corbeille où je trouvais la plus ravissante couronne qui puisse orner le front d'une reine de quinze ans. Elle se composait des fleurs les plus rares, les plus précieuses et les plus suaves, à commencer par celle qui fut toujours la fleur de choix, la fleur chérie de notre Mère Patrie : le

Lis, dont la coupe renferme des flots de parfum, l'E glanée, entourée de fins brins de

M yosotis, Près de la fleur d'azur au cœur d'or, des O rhodées, des Nymphéas, des D aphnés, et une fleur du ciel, une brillante E toile était venue tenir compagnie à sa sœur de la terre : l'

I mmortelle symbolique autour de laquelle s'enroulait du L ierre dont d'autres rameaux souples et flexibles enlacaient le L aurier, à la triomphante auréole, l'U nnaire, la S cabieuse, ce joyau des plaines orientales, la T ubéreuse, et la reine des fleurs, la R ose aux pétales odoriférants sur lesquels brillaient des E meraudes, emblèmes de douce espérance...

N'est-elle pas éblouissante la couronne de ma petite sylphide ? N'est-elle pas digne de notre Reine, me disais-je, ne me lassant pas d'admirer ce chef-d'œuvre et oubliant qu'il me fallait aller au plus tôt au bassin de marbre blanc où sans doute elle m'attendait. En effet, comme j'arrivais j'entendis une voix d'ange qui chantait, en s'accompagnant d'une manière ravissante. Son jeu délicat, agile et expressif, était vraiment merveilleux.

Pour ne pas perdre un mot de sa mélodie, j'osais à peine respirer. Elle disait :

"Tout en effeuillant quelques roses
Sous les pieds des petits enfants ;
Tu dévoiles aux plus savants
L'autre côté de bien des choses !

MONDE ILLUSTRÉ, mon doux trésor !
Reviens encor, reviens encor !

Le temps passe et nous vieillissons,
Mais toujours tes charmantes pages
Viennent donner à tous âges
Utiles et douces leçons."

Petite sylphide ! m'écriai-je, tu es une charmante Titania et ton aérienne Majesté m'enchanté ! Je vais léguer et tes fleurs et tes chants à la postérité.

Avec toi je souhaite longue vie à notre cher MONDE ILLUSTRÉ dont les pages aimées recèlent des articles écrits par et pour les Canadiens, et dont les histoires et les légendes tracées par la plume d'or de notre Poète Lauréat n'effacent pas, malgré leur éclat charmant, les délicieuses gerbes glanées par la poétique Aimée Patrie. Pour nous, Canadiennes, il est doux de dire de notre Journal favori ce que Mme de Sévigné disait des fables de La Fontaine : "C'est comme un panier de cerises : on commence par manger les plus belles ; on finit par tout manger."

Fauvette

New-York, mai 1898.

Il n'y a pas de pire exploitation que l'exploitation religieuse. Personne n'a le droit de faire servir à ses fins personnelles ce grand, ce puissant sentiment qui nous domine tous dans ce beau pays du Canada. Dans un pays où il y a tant d'esprits honnêtes, de catholiques sincères, de disciples du vrai et du droit, il est facile de se faire des partisans au nom de la religion. Mais malheur à qui se fera de la religion un escabeau pour monter à des régions qui lui sont étrangères.—SIR J. A. CHAPLEAU.

LA GARDE MONTCALM

La Garde Montcalm !...

Montcalm ! que de souvenirs, quel nom soulevant l'enthousiasme, excitant l'amour de la Patrie !

En cette fête de Saint-Jean-Baptiste, notre fête, à nous, descendants des Paul de Chomedey, des Closse, des Daulac, des Varennes, des Champlain, des Frontenac, des Vaudreuil, des Hébert, toute une liste de noms faisant rêver à un bal de la cour, suivant l'expression d'un général italien ; mais si nous pouvions citer tous les noms des premiers colons, soldats dévoués de ceux que nous venons de nommer, que de beaux faits, que d'actions d'éclat nous rappellerions chez l'ancêtre de chacune de nos familles du Canada, en cette fête de Saint-Jean-Baptiste !

Les premiers colons, venus avec Paul de Chomedey, sire de Maisonneuve, vrai fondateur de Montréal, alors Ville-Marie, avaient fondé une garde du territoire, sous le vocable et la protection de la Sainte-Famille.

Est-ce un souvenir de cette époque héroïque qui pousse notre jeunesse à fonder des sociétés où l'on s'inspire des grands exemples, des vertus sublimes de ces hommes supérieurs des premiers temps de la colonie ?

Québec a sa garde Champlain, pour la ville haute ; la ville basse vient d'établir, à son tour la garde Montcalm dans un but entièrement patriotique.



Dessin de J.-E. Gauvin

S. G. Mgr Bégin, Révérendissime Archevêque de Québec, a écrit une belle lettre d'encouragement à ces nobles jeunes gens : nul doute que leur société ne se développe, et qu'ils ne trouvent quelque aide puissante autour d'eux.

Voici leur règlement à ce jour :

La Garde Montcalm de Québec a pour but :

1. De propager l'esprit militaire ;
2. D'unir entre eux tous les Canadiens-Français et catholiques ;
3. De leur fournir un motif de réunion et l'occasion de fraterniser et de se mieux connaître ;
4. De cimenter l'union qui doit régner entre les membres d'une même famille ;
5. De promouvoir par toutes les voies légales et légitimes, les intérêts religieux, nationaux et industriels de la population Canadienne-française et des membres de la garde en particulier ;
6. Enfin, d'engager tous ceux qui en font partie, à pratiquer mutuellement tout ce que la religion, l'honneur et la fraternité prescrivent aux enfants d'une même patrie :

La Garde Montcalm a choisi pour armes deux sabres croisés sur fond de gloire, entourés d'une triple couronne de lauriers, avec la devise significative : PLUS D'HONNEUR QUE D'HONNEURS.

Certes, ils y feront honneur, et les honneurs ne les feront pas changer !—DE BAILLEUL.